

NIMBUS ET SCROGNIEUGNIEU

„Bête comme un militaire“ L'expression était classique dans les milieux universitaires. Et le professeur, pour son allure extérieure autant que pour son esprit toujours critique, était la bête noire des officiers.

Il y a là en effet deux types d'hommes, deux modèles qui se proposent aux jeunes et qui se donnent chacun comme exclusif de l'autre. Où mettre sa fierté? — Quel est l'homme vraiment enviable? Celui qui commande, qui décide, qui mène les hommes, qui se distingue par sa silhouette, sa démarche, son ton décidé? Ou celui qui sait, qui comprend et qui se montre capable de charmer les autres en leur découvrant des perspectives inconnues?

Ces images hantent notre jeunesse, et c'est à travers elles que nos aspirations s'affirment et se combattent. Il y en a bien d'autres: le sportif, l'homme d'affaires, voire le moine, ne sont pas sans prestige à l'âge où l'on cherche sa voie. Mais on peut dire qu'ils sont des types seconds par rapport aux types fondamentaux qui, au cours de nos études et du service militaire ont tout le loisir d'exercer leur séduction — ou de se faire détester.

Des années passées sur les bancs du lycée et de la Faculté dans des locaux poussiéreux avec des hommes noirs, chevelus, barbus, prodigieusement inadaptés aux rythmes modernes, pour qui autos et avions sont des machines inquiétantes et étourdissantes, font rêver celui qui a de la vie et de l'imagination à un monde coloré, impétueux, tourbillonnant, aéré.

Le départ pour le service militaire est attendu comme la délivrance, comme le premier frottement du réel, c'est à dire à l'humain et aux particularités du siècle. Rien de grisant comme cet épanouissement du corps au plein air, et cette épreuve du caractère dans un métier d'homme. Le permissionnaire qui revient au Quartier Latin se sent libre, heureux de sa tenue réglementaire et de ses cheveux courts. Il a envie d'empoigner vigoureusement pour le secouer comme à plaisir le premier individu manifestement sorbonnard... Coupeurs de cheveux en 4, passionnés malsains de vieilleries sans substance, ironistes aigres incapables d'un beau geste, objectant, discutant, citant, paraphrasant, quelle faune jaunâtre et misérable!

Mais pour avoir vécu soi-même dans cette faune, on ne tardera pas à sentir un profond malaise et le goût d'une vanité dans les milieux proprement militaires. La superstition de l'extérieur, l'importance accordée aux préséances, aux galons, aux décorations, au vernis des bottes, aux paroles du supérieur, les jugements tranchants et définitifs soulignés d'un coup de stic sur la cuisse, l'incompréhension de toute originalité, le mépris de toute révolte, sont vite révoltants. Devant ce commandant bien rasé, bien sanglé dont toute l'attitude exprime une perfection satisfaite et qui est aussi un chic type et un esprit clair, on voudrait se débrailler, s'embrouiller dans des phrases sans suite et inventer une loufoquerie sans harmonie, rompre cette ordonnance, cet alignement des choses, des hommes et des opinions et jouer de devenir „le salopard“ et le mauvais esprit. Volupté de se remettre en civil, d'échapper au gabarit, de retrouver un rythme de vie plus accordé à l'impulsion intérieure.

A coups de refus, l'homme se rebâtit sans cesse. Il lui faut ce dégoût viril de la spéculation morte et cette haine de la vie théâtrale. Il lui faut ce réflexe militaire dans les travaux de l'esprit, — et cet esprit critique lorsqu'il se réalise dans l'action. Mais, bien sûr, le goût

de la contradiction ne mène à rien s'il n'est défense d'un bien positif et signe de richesse naturelle. Le tout est de reconnaître dans cette revendication confuse, non plus une négation, mais au contraire l'exigence d'une réalité humaine qui tend toujours à plus d'équilibre et de plénitude. D'une part les valeurs de culture qui ne se développent que dans un esprit capable de s'abstraire et de recréer le monde avec ses propres ressources. D'autre part, les valeurs d'action qui sollicitent une présence constante au monde extérieur.

L'universitaire malingre nous renvoie au militaire plein de sève, mais l'officier salonnard nous renvoie à l'intellectuel passionné de vérité. Derrière les caricatures dont se satisfait notre humour, il faut que surgissent les hommes dans la diversité et la noblesse de leurs attitudes — ou plutôt l'homme aux mille visages, pensant et voulant, réalisant et toujours altéré. Or, il faut bien reconnaître que notre éducation, loin de nous donner le sens de cette synthèse et de susciter en nous la tension bienfaisante ne dégage même pas ce qu'il y a de vérité vivante ici et là, et nous maintient dans un monde d'apparences où s'accusent les antagonismes.

De là le procès de l'intelligence qui, lorsqu'il n'est pas une revanche des esprits faibles, n'est que le procès de l'intellectualisme. Car l'intelligence est pouvoir d'engagement, fermeté du jugement, bien plus qu'indifférence du jeu critique. Et l'œuvre de l'esprit, philosophie ou peinture, musique ou poésie, doit sa valeur à une force qui la rend capable d'inspirer des conduites et de rendre l'homme attentif aux fluctuations du réel.

De là aussi l'antimilitarisme qui, lorsqu'il n'est pas une revanche des esprits forts, dénonce le danger des disciplines mécaniques. Car la faculté de commander et d'obéir est aptitude à choisir la solution la meilleure à un moment donné et non pas soumission aveugle et décret arbitraire. L'action vaut dans la mesure où elle exprime l'intelligence dans sa soudaineté.

Les événements de ce siècle se sont chargés de poser le problème et une vaste querelle s'est ouverte: notre pays est-il trop intelligent et manque-t-il de „caractère“? Ou a-t-il fait preuve d'un manque d'intelligence de l'époque? Aujourd'hui nous aspirons à une vaste humanisation de l'éducation dans tous les domaines: les mouvements de jeunesse, les mouvements d'éducation populaire, la presse, la radio, le cinéma obligent l'université comme l'armée, vieilles institutions gardiennes de vertus précieuses, à un élargissement qu'elles ne sauraient éviter sans mourir. C'est par le sens de l'actuel, de l'événement et de l'engagement qu'il réclame, que l'université doit faire converger ses efforts, de façon à promouvoir une culture vivante qui ne soit plus simple référence au passé. Et c'est une formation de l'homme tout entier, intelligence, sentiment et caractère que doit entreprendre aujourd'hui une armée de spécialistes si elle veut à tous les échelons des hommes responsables, et pour qu'elle devienne une société cohérente.

Beaucoup l'ont senti, de part et d'autre. Beaucoup y travaillent de l'extérieur, ou à l'intérieur de ces institutions. Des contacts se prennent, qui n'ont jamais été pris. L'appel est profond: il a créé chez beaucoup de jeunes universitaires une sainte frousse de la fossilisation, chez beaucoup de jeunes officiers l'horreur du conformisme. Mais il faudra encore bien des efforts avant que Nimbus et Scrongnieugnien soient mis en fuite et qu'une armée intelligente et une université vigoureuse accordent leur action, leurs méthodes et un esprit pour donner à la jeunesse française une éducation totale.

Gilles FERRY.